

SIMPLES CHOSES

LA GUIRLANDE

*Tu fus longtemps pour moi
La divinité sainte
Qui nous cause un émoi
Et d'amour et de crainte.*

*Je n'osais donc t'offrir
Que mon hommage occulte.
Mais, c'est cent fois souffrir
Qu'adorer d'un tel culte !*

*Afin de t'approcher,
Je fis une guirlande
De mousse du rocher,
Et de fleurs de la lande.*

*J'y mis la blanche fleur
Des pommes parfumées,
Pour dire la pâleur
De tes mains bien aimées ;*

*Et la reine des prés,
Comme toi, fleur sauvage ;
Et les nards diaprés
Qui poussent au rivage.*

*Je cueillis, en passant
Au travers de la plaine,
Un bouton rougeissant,
Un pied de marjolaine,*

*Des genêts chevelus
Où le zéphyr se joue,
Et deux pêches, en plus,
Douce comme ta joue.*

*Ainsi donc, j'exprimais,
Sans geste et sans parole,
Ce que dans toi j'aimais,
O femme, mon idole !*

*Car, j'aimais follement,
Quoique d'un cœur timide,
Ton visage charmant,
Ton œil bleu tout humide.*

*Un jour que je t'épiais,
Te croyant sympathique,
J'osai mettre à tes pieds
Ma guirlande rustique.*

*Tu la pris gravement
Attendant que j'explique.
Hélas ! dans mon tourment
J'oubliai ma supplique.*

*Mais, tu vins jusqu'à moi,
Que reprenait la crainte,
Et me dis sans émoi,
Offerte à mon étreinte :*

*" Pourquoi ce tremblement ?
" Vous m'aimez, je devine,
" Allez-y simplement,
" Je ne suis point divine."*



LA PEUR

Très bravement, je plongeai mes regards dans la petite fontaine de Coatnoz, ouverte sous le ciel bleu comme l'œil bleu de la terre. Mais je ne vis qu'une grosse grenouille verte singulièrement acrobatique, de longues herbes fines et délicates que le battement régulier de la source faisait doucement onduler, et mon image qui ne m'inspira aucune folle passion, aucune velléité chimérique... Rien de plus.

Alors tous les détails du récit de Job Cadic me revinrent à l'esprit avec une obsédante précision.

* *

Tout d'abord que je vous présente mon ami Job.

Je le connus au mois de septembre dernier, alors que, rôdeur des landes et des grèves, libre de moi, je fuyais le snob et cherchais le rustre.

Job m'apparut un beau matin, au détour d'un sentier de douaniers, sur la falaise, colossal sous son tricoteau bleu qui moulait son torse d'hercule. Il portait son bras droit en écharpe.

— Qui t'a arrangé comme ça ? lui dis-je.

— Qui ? personne, foi de Dieu, me répondit-il en faisant rouler ses épaules d'un air menaçant. Cela m'est arrivé en tombant dans la cale, le jour même du départ pour Islande. Il a fallu me débarquer ici, comme un propre-à-rien, un mal bâti. Si encore je pouvais être bon à quelque chose ! mais à quoi ? Il faut ses deux mains pour travailler en mer, et je ne peux même pas filer le maquereau dans la baie, comme les camarades. Le médecin me dit bien que j'en ai à peine pour cinq ou six mois, et que sûrement je serai de la prochaine campagne. Mais, d'ici là, que de longues heures d'ennui à passer sur ces falaises en regardant s'éloigner les voiles, ou bien assis sur une épave, au milieu des femmes qui tricotent...

— Job, lui dis-je en interrompant ses doléances, je te prends à mon service. La chasse commence après-demain. Trouve-toi chez moi à cinq heures du matin. Tu porteras ma carnassière et nous battons la campagne ensemble. Ça te fera passer le temps.

— Entendu, fit Job. C'est pas tout à fait mon métier, mais je ferai de mon mieux.

Il fut exact au rendez-vous, et, chaque jour, mais de préférence à l'heure où je prenais le café, sous la petite tonnelle de mon jardin, tout enguirlandé de chèvre-feuille, Job venait chercher les ordres.

Il surgissait brusquement sur une petite colline, hérissée d'ajoncs, qui dominait ma maisonnette. Parfois, obéissant à une inspiration d'ordre mythologique, je lui faisais signe de demeurer immobile, sur ce piédestal géant, si bien fait pour lui. Et, très docile au commandement, mais aussi très inconscient du rapprochement évoqué par son apparition, Job s'arrêtait un moment, s'appuyant sur la massue dont il se servait pour secouer les broussailles, et souriait, d'un sourire olympien, dans sa barbe d'or courte et frisée, pendant que son énorme silhouette se détachait sur la colline en pleine lumière. Puis, nous prenions le café, et en route pour les folles battues.

* *

Or, un soir que nous revenions, le front bas, les jambes molles et la langue très sèche d'une course prolongée à travers les landes incendiées par un chaud soleil de septembre, la fontaine de Coatnoz brilla près de nous, toute pleine d'étoiles. J'y courus pour y boire ; mais Job, me saisissant vivement par le bras me dit d'une voix tremblante :

— Oh ! pas là, pas là... marchons encore un peu. Nous serons bientôt à la ferme de Jean Kerbic...

Je le regardai. Il était livide.

— Job, lui dis-je, il y a là-dessous une histoire de revenants. Tu vas me conter ça.

— Je veux bien, mais partons vite, ne restons pas ici. Et il se fourrait les pouces dans les oreilles.

Jusqu'à la ferme nous marchâmes rapidement, l'un près de l'autre, en silence. Il se collait à moi comme un enfant craintif.

Une bolée de cidre, généreusement offerte par le fermier, et bue avec une satisfaction visible, lui remit le cœur en place. Nous partîmes.

Devinant mon impatience, Job, sans autre préambule, commença ainsi :

— Il y a de cela cinq ans... Ah ! ce n'était pas par une nuit pareille. Il gelait à pierre fendre. La lune brillait large au ciel et éclairait la terre toute blanche.

— Cette année-là encore, je n'avais pu m'embarquer pour Islande, faute d'avoir trop fait la noce le jour du départ et de m'être endormi dans un fossé, pendant que, toutes voiles dehors, la Clotilde quittait la rade.

— Et, comme aujourd'hui, pour tuer le temps, je regardais la mer, je buvais des bolés et j'embrassais les filles... Cela vaut toujours mieux que de couper du trèfle ou de ramasser des pommes de terre.

— A cette époque habitait tout près d'ici, à Poulgraz, un riche fermier, Yvon le Du, mort aujourd'hui, et dont la fille, Marie Joseph, était jolie comme une pomme. Nous nous convenions l'un l'autre, c'était

certain, et j'aurais pu, je crois, en faire ma femme, si quittant la barre du gouvernail pour le manche de la charrue, je m'étais résigné à prendre la direction de la ferme. Mais j'aime pas me coucher dans une armoire. Je ne dors bien que dans le roulis. Bref, *Mari-job* s'est mariée à un lourdaud de l'intérieur des terres qui, paraît-il, mène fort bien la suite des affaires du père le Du, la rend heureuse et lui fait cadeau d'un gosse tous les ans.

— A la fin de l'hiver de 1892, je fréquentais très assidûment la ferme de Poulgraz. J'y soupais souvent, et parfois je ne partais que très tard, après d'interminables parties de loto, avec Yvon le Du, parties toujours arrosées de nombreux petits verres d'eau-de-vie.

— Le 21 février (je n'oublierai jamais cette date), je quittai la ferme à minuit. Il faisait grand clair de lune, la terre était couverte de neige, le froid terrible. Cependant j'avais très soif. Le tord-boyaux du vieux le Du me brûlait le ventre et la gorge. La fontaine de Coatnoz était sur ma route. Je m'y dirigeai. Mais au moment d'y tremper mes lèvres, je reçus une petite tape sur l'épaule.

— En même temps, j'entendis une plainte... Comme ceci, tenez."

Et Job poussa entre ses dents serrées un cri douloureux, pareil à un appel de cauchemar.

— D'un bond, poursuivit-il, je fus debout. Mais je ne vis rien, rien. Je n'entendis plus rien. La lune riait au ciel comme pour se moquer de moi. Pas une brise n'agitait les branches. Pas un souffle dans l'air.

— Bon ! pensai-je, voilà que je suis saoul ; et je me remis en posture pour boire.

— Cette fois, je ne reçus pas une tape, mais l'appel se renouvela plus fort, plus déchirant, plus désespéré. J'entendis mon nom, je reconnus la voix ; c'était celle de mon meilleur ami, Fanch Gouasdoué, embarqué pour Islande, à bord de la *Clotilde*. Elle disait : " Viens aussi, toi... viens donc !... "

— Je voulus me relever, mais je ne pus y parvenir : mes genoux étaient cloués dans la neige. Alors je pensai que j'étais vraiment saoul, et je me mis à rire très fort, et à crier des chansons. Puis, par bravade, et aussi pour me donner du courage, je criai : " A ta santé, mon vieux " Fanch ! " Et j'approchai mes lèvres de l'eau, aussi limpide et aussi claire qu'en plein jour.

— Ah ! monsieur ! Dans la fontaine, une tête de mort, celle de Gouasdoué, me regardait avec un mauvais rire. Elle avait de longs cheveux et une longue barbe, mais, comme dans les têtes de noyés, les lèvres et les yeux avaient disparu, mangés par les poissons.

— Une peur folle me prit. Retrouvant mes jambes, je m'élançai à travers champs, nu-tête, les deux mains sur les oreilles, car les appels avaient repris, plus pressants, plus nombreux, emplissant toute la campagne. Ce n'était pas une voix éplorée qui demandait du secours, mais vingt, vingt-cinq...

— On eût dit un chœur plaintif, fait de cris, de prières, de lamentations. Tous ceux de la *Clotilde* : Gouasdoué, le Bihau, Guézennec, le Goie, Kervarec, Perennez, Audrain Kernaounet, le Treust, Morvan... tous, tous, jusqu'au mousse, le pauvre petit Joson le Gac, le soutien de sa vieille grand-mère, tous appelaient au secours.

— Des souffles froids me passaient sur le cou, et j'entendais parfois comme des claquements de sabots derrière moi. Alors je courais plus vite encore, criant, moi aussi, pour ne pas entendre, sautant les fossés, escaladant les talus, roulant dans les ornières des chemins creux...

— Ah ! l'horrible nuit ! " fit Job, en se signant.

— Du haut d'une colline, j'aperçus enfin ma maison. Une lumière y brillait. Ma mère, que ma longue absence inquiétait, m'attendait sans doute. Et toujours, et de plus en plus pressantes, les voix chuchotaient à mes oreilles, pleuraient, m'appelaient, pendant que, lancé à toute vitesse, comme emporté par le vent, ruisselant de sueur malgré le froid, je m'approchais du but.

— La porte était entr'ouverte. Je la poussai violemment d'un coup d'épaule et, sans forces, presque sans voix, je tombai à genoux, pendant que ma mère com-